

COUVERT

numéro 30

Les textes de ce trentième numéro de CŒUR DOUBLE ont été écrits par des étudiants du cours « Création littéraire ».

Professeure: Carole David

Couverture: photo du Square Saint-Louis et de la rue Saint-Denis, Montréal
Conception graphique de la couverture: Dominic Prévost

Dans le cadre de l'atelier de création littéraire, nous avons choisi de suivre les traces d'Émile Nelligan et de ses collègues de l'École littéraire de Montréal grâce au circuit en autobus proposé par le collectif d'animation urbaine « L'Autre Montréal ». Du square Saint-Louis en passant par le Château Ramesay et la petite banlieue de Sainte-Cunégonde, nous nous sommes sentis envahis par l'âme de ces écrivains.

De retour en classe, nous nous sommes plu à imaginer les lieux et les personnes qui les fréquentaient. La contrainte était simple: écrire un texte descriptif ou poétique qui ferait allusion à un des lieux de ce pèlerinage. À la lecture de ces textes, vous remarquerez que certains endroits plus que d'autres ont frappé l'imaginaire de nos écrivains en herbe. Le Square Saint-Louis, les maisons de la rue Laval habitées par Émile Nelligan et Albert Lozeau remportent la palme. Par ailleurs, d'autres lieux moins connus, L'Eldorado, aujourd'hui les Foufs, l'hôtel Windsor, qui a accueilli le célèbre pianiste polonais Ignace Paderewsky, Sainte-Cunégonde, le Sanctuaire du Très-Saint-Sacrement de l'avenue Mont-Royal, le Café Ayotte, lieu de fondation de l'École littéraire de Montréal, la rue La Gauchetière, qui abritait la maison où est né Nelligan, et l'asile Saint-Benoît-Labre, où le poète a d'abord été interné, ont aussi été des déclencheurs d'écriture pour plusieurs étudiants.

Bonne lecture.

Carole David
Écrivaine et professeure

PROSE

- Nous autres***
Ignacio Azocar
- Crime passionnel***
Mercédès Baillargeon
- Sous l'oeil vigilant
de l'adoration***
Guillaume Bélanger
- Angoisse paternelle***
Juliane Choinière
- Et le temps passe***
Émilie Cormier
- Paroles d'un piano***
Sarianne Cormier
- Nostalgie***
Mélanie David
- 6 mai 1890***
Mariane Desautels
- La Maison de la rue Laval***
Pierre Delisle
- Un soir d'automne***
Karine Desroches
- Allégresse momentanée***
Raphaël Dubé
- Le Port***
Luc Dubreuil
- Parc hivernal, brise infernale***
Caroline Dupont
- Souvenirs d'enfant***
Marise Duquette
- La Langue liée***
Sylvie Fortier
- Basse-cour***
Annick Gaudreault
- Péripéties gastriques***
Samuel Gaudreau-Lalande
- Vivre***
Valérie Goulet
- Brasier***
Marco Guèvremont
- Le Dortoir***
Joséphine Jobert
- Entre père et fils***
Karine Ladouceur
- Le Square Saint-Louis
en février***
Mathieu Lajeunesse
- La Blessure***
Marie-Lyne Lamarre
- Ces arbres qui brûlent***
Annie Lecompte-Chauvin

Le Vaisseau d'or

Alexandre Legault-Déry

***C'est pas la première fois
qu'ça arrive***

Élaine Martin

Soir d'hiver

Claudia Montambault

L'Eldorado

Magalie Morin

Prétention meurtrière

Julie Normandeau

L'Automne ravageur

Guillaume Plante

La Chambre d'un poète

Steve Primeau

Le Reflet du passé

Audrey St-Pierre

Tranche de parc

Jean-Luc St-Pierre

Mon Âme est un jardin de givre

Valérie Thibeault

L'Eldorado

Kiki

La Folie pure, de plus en plus

Nicolas Rivard

La Gauchetière hivernale

Danica Sama

Dernière représentation

Amélie Tremblay

Vous n'avez pas gagné

Karine Tremblay

Ignacio Azocar

Nous autres

Qui était-il pour se permettre de parler en mon nom? Lui, le visiteur de marque descendu des beaux quartiers. Qui était-il pour se permettre de parler en mon nom et se plaindre pour moi? Lui, il n'a jamais, jamais connu la seule vie que, nous autres, on a connue...

Nous autres, ceux du bas de la ville, sur le rebord éloigné du fleuve, dans les rues de l'autre côté du canal... nous autres, ceux qui vivent à côté des entrepôts, manufactures et usines... Nous autres, ceux qui vivent à côté des mêmes endroits où l'on passe nos journées à se tuer pour essayer de survivre...

Entassés dans de petites maisons de brique, maisons entassées les unes sur les autres, comme nous autres, vivant à plusieurs familles, dans un minimum de pièces... Entassés les uns sur les autres dans les usines, entrepôts et manufactures sombres, toujours à nous fatiguer les yeux à travailler comme des esclaves dans des usines, entrepôts et manufactures sans fenêtres... Sans voir la lumière du jour autrement que par des petites vitres sales au plafond...

Tout ça pendant douze, quinze, seize, vingt heures par jour... pendant toute notre vie... toute notre vie à bûcher comme des condamnés, avec le seul espoir que nos enfants, grâce à nos sacrifices, n'aient pas à connaître la même misère, eux...

Il a jamais su c'était quoi cette vie là, lui, le poète que les rares enfants du quartier qui peuvent aller à l'école quelques années sont forcés de lire... Il n'a jamais connu ce que c'était notre vie, lui, celui qui est venu en visite.

Il n'a jamais su ce que c'était de vivre ici. Notre vie à nous, on n'en parle pas dans les écoles, on s'en fout comme on s'en est foutu pendant des années... Il n'y pas de plaque dorée devant les maisons où l'on a vécu et où on est morts, nous autres.

Mercédès Baillargeon

Crime passionnel

Je ne savais pas combien de temps j'avais passé assoupi lorsque je me suis réveillé. Tout ce que je savais, c'était que j'avais un assourdissant mal de tête, un étau géant me serrait les tempes.

La lumière perçait au travers des stores clos et dessinait des ombres confuses sur les murs dénudés de ma chambre du boulevard Saint-Laurent; il devait être environ trois heures de l'après-midi. Mais combien de temps avais-je dormi?

Je levai la tête et jetai un regard autour de la pièce. Un désordre incroyable y régnait: la table basse du salon était renversée, la télévision était allumée, elle me bourdonnait dans les oreilles et des bouteilles vides jonchaient le sol çà et là. Je n'avais aucun souvenir de tous ces événements.

L'air sentait mauvais, une odeur de formol, de laboratoire à dissection. Une étrange pesanteur flottait dans l'appartement, comme si le temps s'était arrêté et reprenait tout à coup. La vie avait-elle cessé pendant mon repos?

Je me décidai finalement à me lever. J'allai à la salle de bain pour prendre un comprimé d'aspirine, question de me replacer les esprits. Mais ce que je vis, en refermant la porte derrière moi, me troubla encore davantage. Ainsi, j'aperçus, submergé dans la baignoire, le corps inerte de mon ami Marc qui avait pris une teinte bleutée. Mais que s'était-il donc passé?

Guillaume Bélanger

Sous l'œil vigilant de l'adoration

La messe allait commencer et, comme moi, des retardataires hâtèrent le pas vers les escaliers qui menaient droit dans le ventre du Sanctuaire du Saint-Sacrement. Je vous le dis, il s'agissait là d'un spectacle coloré de voir toutes ces femmes endimanchées, le collet au bord du nez, agripper de bonnes mains leurs jupes en dentelle qu'elles soulevaient pour mieux se presser.

...

À ce moment, je perdis la raison, la vie me parut d'un dessein si funeste qu'il me vint en tête l'idée de parjurer l'église en quittant les lieux. Seulement, monsieur, depuis ce temps, il y a déjà plus de quinze ans, mon esprit n'est toujours pas libéré de cette poésie qui résonne, maintenant, d'une toute autre façon qu'en ces temps anciens où elle me plongeait dans un état euphorique. Elle m'obsède, me nargue la nuit, est l'objet de vains transports le jour; noie ma vie dans une marée montante.

Comprenez, monsieur, que je reviens ici dans l'espoir d'y laisser cette poésie vétuste. C'est que malgré sa beauté, elle entraîne avec elle l'ombre du jeune Olivier. Je regarde autour de nous cette église et, sans sa présence chaleureuse, sa petite voix d'enfant largué dans un monde trop austère, elle n'est pour moi plus la même. L'ostensoir doré ne brille plus du même éclat, *L'Adoration des mages*, au-dessus de la nef, semble s'être décolorée, et les longs vitraux assombris ne sont plus traversés que par de la lumière poussiéreuse. Si seulement l'orgue pouvait s'époumoner comme avant, en ce temps où le jeune Olivier, du rose de ses joues, chantait doucement dans le portique de bois sculpté.

Mon père, je vous en supplie, pardonnez mon péché; pardonnez mon amour pour le jeune Olivier.

Juliane Choinière

Angoisse paternelle

Et le soir, lorsque tout était éteint, il scrutait sa demeure, son nid, son refuge qui était désormais la résidence du malheur, de la discorde entre lui et sa progéniture, le cagibi du démon, le pilier qui rassemblait tous les souvenirs familiaux, rares étaient-ils, ou peut-être même inexistantes. Il ne savait plus, ne pouvait plus se faufiler dans les antichambres les plus enfouies de sa mémoire qui contenaient les souvenirs de la jeunesse de ce fils qu'il avait si peu connu. Trop de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où il avait refait ce voyage à l'intérieur de son esprit pour retrouver des parcelles de souvenirs, des poussières de bonheur. Il se rappelait avoir apprécié les pierres grises qui ornaient la devanture de sa maison. Il croyait que cette forteresse contribuerait à l'envelopper d'une certaine sécurité ou à le protéger de tout ce qui aurait pu interférer dans sa vie. Erreur, la forteresse n'était qu'une mince pellicule perméable. Ce père n'avait jamais accordé d'importance aux moments passés avec son fils et c'est maintenant qu'il s'en repentait. Cette pièce, dans laquelle il se tenait, à cet instant précis, avait-elle été témoin d'un moment privilégié entre deux générations d'une famille? La rambarde du porche avait-elle assisté, sans le vouloir, à une certaine complicité entre un jeune garçon et son père? Peut-être que le grand arbre, tout au fond de la grande cour, avait accueilli les éclats de rires d'un bambin si heureux d'être avec son père. Il accumulait les suppositions, comme s'il bâtissait lui-même sa propre histoire, mais il savait bien qu'il ne faisait que se mentir à lui-même; il y avait déjà une histoire, peut-être belle, peut-être affreuse qui entourait la jeunesse de son fils; malheureusement, il ne pouvait pas se la raconter ce soir pour endormir ses démons puisqu'il ne la connaissait pas.

Émilie Cormier

Et le temps passe...

La lumière bleutée de la nuit a effacé le fil du temps. Le passé côtoie le présent. Des autos presque empilées bordent la route contre les arbres centenaires dont les branches semblent emplies du spleen des poètes qui s'y sont adossés. Fins rayons de soleil sur le grand plancher de bois franc, douce chaleur d'une tisane sur le palais, chaude eau parfumée sur le corps élancé, flétri par la nuit immense.

Et les passants passent. Et les notes s'échappent dans l'air humide du matin.

Une goutte glisse le long du dos. Les cheveux mouillés, ébouriffés, l'âme légère. Georges Brassens s'écorche les doigts et la voix sur la guitare et sur les mots.

La lumière crue sur les murs trop blancs livrent des illusions magnifiques. La richesse transpire la moiteur du rêve. Les corniches élevées tentent de percer les nuages. Atroce froideur de l'eau stagnante sur le visage, impitoyable dureté de l'éclairage du jour, hostilité du métal contre la peau.

Et les passants passent. Et les vers courent dans la blancheur infinie.

Les roues crissent sur le bois nu comme une craie sur un tableau d'ardoise. Le regard troublé, tourmenté, l'air digne. Les vers émettent lentement les pensées du poète, l'étourdissent.

Et le temps passe...

La froideur engourdit. La chaleur ramollit.

La blancheur étourdit.

La chair excite. Le métal isole.

Le temps sépare et rapproche tout.

Les vers s'emmêlent aux notes, la brique chaude au contre-plaqué, les tapisseries à la peinture acrylique, les âmes, les corps et le métal les uns contre les autres.

Sarianne Cormier

Paroles d'un piano

Une petite chambre, une petite fenêtre, une petite vie quoi! Je n'ai jamais bougé de cette pièce. Elle est très modeste, mais elle garde son charme. Mes seuls regards sur le monde sont les paroles de mon maître, quand il me raconte comment cela se passe au delà des murs de l'appartement et de la fenêtre qui donne sur une rue achalandée, Saint-Laurent, je crois. Comme la vie paraît belle sur cette rue, tout bouge. Moi, je reste à quatre pattes et je me donne à mon maître. Je ne fais que ça, mais ça ne me dérange en rien. De toute manière, je ne peux pas lui en vouloir, il est tellement triste; il fait les cent pas. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est quand il joue avec moi jusqu'à faire vibrer mes entrailles. Quand ça se produit, tout revit dans la maison. L'hiver est moins difficile et la pièce se réchauffe. L'été, on ne sent plus l'odeur du pétrole: la maison est à la campagne et ainsi de suite. Ma musique virevolte, elle fait le tour des millions de fois, dans la pièce. Ensuite, elle sort par la fenêtre, chante à l'oreille des passants. Elle touche le sol et à mi-chemin, si le cœur lui en dit, elle tourne le dos facilement pour aller toucher les rayons du soleil, là-bas dans le ciel. Cette musique, peu de gens l'apprécient. Ils disent qu'on dérange les clients qui visitent le petit magasin sous la fenêtre, mais on s'en fout, les gens sont des cons. On aime ce que l'on fait, car on est de ceux qui en vivent; la musique est notre nourriture et l'eau est notre passion. Parole de Piano!

Mélanie David

Nostalgie

Puis un certain soir d'hiver, alors qu'il errait près du bassin du carré Saint-Louis, il se mit à observer cet environnement qui était devenu le sien. Un peu partout étaient disposés des bancs de parc maintenant enneigés et glacés par la petite tempête qui avait eu lieu la veille. Les arbres étaient nombreux et comptaient surtout des feuillus maintenant dénudés. Cela rendait l'espace encore plus vide qu'il ne l'était réellement. Le temps était plutôt doux, et fort heureusement, car Baptiste n'avait pu trouver refuge cette nuit-là. À quelques mètres de lui, il aperçut un homme courbé qui marchait dans sa direction. Bientôt, il reconnut l'homme qui était, en quelque sorte, responsable de la vie qu'il menait aujourd'hui. Il vint à sa rencontre.

— Alors comme ça, tu as suivi mon conseil? Tu as du cran mon garçon!
— Du cran ou de la folie, je ne saurais dire, mais je me débrouille pas si mal.

Il y eut un moment de silence. Baptiste regardait les maisons presque neuves qui entouraient le square. Les toits étaient couverts d'un manteau blanc et les volets des maisons étaient tous clos.

— Comment saviez-vous que j'étais ici?
— Tu as été publié dans un journal, non? Je sais lire, petit. Le journaliste mentionnait que tu vivais dans le coin, c'est tout.

Un autre silence rempli de réflexions s'imposa. Baptiste observa le ciel qui s'éclaircissait tranquillement.

— Ton père aurait-il été fier de toi?
— Non, je ne crois pas. Il n'aimait pas l'écriture.
— Ah bon. Et comment est-il mort?
— Il s'est suicidé.
— Tu sais pourquoi?
— En fait, je l'ai tué bien avant qu'il ne meure.

— Pardon?

— Oui, je l'ai tué avec des mots. Ensuite, il s'est pendu.

Sur ces paroles, Baptiste s'éloigna lentement, laissant son interlocuteur seul, bouche bée. Le soleil allait bientôt se lever et une autre journée de travail l'attendait.

Pierre Delisle

La Maison de la rue Laval

La maison à deux étages est étroite et profonde. La façade est faite de blocs de ciment. Le toit, les portes, l'escalier et sa rampe sont en bois peint en bleu foncé. Il y a un petit balcon au-dessus de la porte. À l'étage, à droite, on voit la petite fenêtre qui a inspiré le poème «*Soir d'hiver*». Je ne peux pas savoir dans les détails ce qui est encore comme à l'époque de Nelligan, mais il est presque certain que le mur lui-même et la forme générale n'ont pas changé. Il reste le balcon qui n'était peut-être pas là; les portes et fenêtres ont probablement été changées et je ne sais pas si les couleurs sont les mêmes qu'à l'époque. Le style n'a pas ou presque pas changé depuis le temps. Le toit est plat, excepté le devant où il y a un postiche, une sorte de semblant de toit incliné, en tôle bleue. Sur cette rue, toutes les maisons sont collées et séparées par un mur mitoyen. Elles ont toute une ressemblance de style général. Les maisons de ce quartier n'ont qu'un petit terrain, alors plutôt que de faire pousser quelques mètres carrés de pelouse et de devoir les tondre régulièrement, les propriétaires préfèrent planter des fleurs, ce qui donne un effet bien différent. Ils réussissent ainsi à créer, dans un endroit exigu, une impression de naturel non négligé. Malgré leurs ressemblances, elles ont des caractéristiques distinctes qui donnent un cachet particulier à chacune. Les couleurs et les décorations changent, les escaliers sont différents.

C'est un des quelques endroits à Montréal où on peut toujours voir d'immenses arbres. La maison est sur l'avenue Laval, tout près du square Saint-Louis. Le parc a bien sûr changé, la fontaine est plus grosse et son bassin plus petit, puisqu'il ne sert plus de réservoir d'eau.

Mariane Desautels

6 mai 1890

On me demande de décrire un lieu lié à la vie de Nelligan, en poésie ou en prose, mais on a omis celui dans lequel il a passé quarante-deux ans, les deux tiers de sa vie: Longue-Pointe.

J'y retourne.

Il y a cent douze ans, l'asile de Longue-Pointe brûlait.

La fenêtre barrée, encadrée de flammes. Elles sont mortes. Immolées. Marie, Louise, Denerise, Lumina, Victoria et la Mère Labia. Madame Kelly, Madame Williams, Bridget, Mademoiselle Thériault, Madame Scullen, et d'autres.

Une vieille femme, le lendemain, répétait: «Tout est perdu, tout est perdu».

Mais les mortes sans poésie sur les cendres desquelles vécut un poète maudit n'ont pas autant de place dans nos mémoires que lui. Les vers dévorent les fruits du jardin du Verbe qu'ont entretenu les milliards de femmes au FOYER dont les ossements servent toujours d'engrais à l'Art.

Celles-ci, forcées de travailler, s'aliènent mais ne peuvent s'en sortir; celles-là, contraintes de se reposer, longent le papier peint, déjà forcées. Connaissez-vous mon amie Charlotte?

«Le cercle de feu se resserre autour de notre Terre maternelle», disait Lillian. Des asiles aux manufactures aux bordels aux travaux domestiques aux centres d'appel qui n'entendent pas leur douleur.

Qu'y a-t-il de plus poétique que la mort d'une femme?

Mes sœurs sont des biens de consommation. On ne les dénombre plus, corps et âmes dépecés. Elles alimentent les machines qui se nourrissent de leur chair et de leur temps, ces machines eucharistiques, la logistique infernale internationale.

Qu'y a-t-il de moins poétique?

Vous nous offrez des robes couleurs d'INCENDIE, le feu sacré qui nous conduit au bûcher pour que vous puissiez chanter nos éloges funèbres. La camisole de force à celles qui refusent. La folie et la mort.

Je vous offre l'image d'un brasier.

Je vous offre une absence de poésie.

In memoriam.

Karine Desroches

Un Soir d'automne

Nous étions un soir d'automne. Dehors, il faisait si sombre qu'on pouvait difficilement distinguer les maisons, de magnifiques constructions victoriennes. Lydia, une belle jeune fille âgée de dix-huit ans et dotée d'un corps svelte était assise sur le bord du bassin d'eau situé à l'intérieur du Square Saint-Louis. Elle était seule et attendait. Qui? Quoi? Celui qui lui amènerait sa dose de drogue, celui qui lui amènerait la paix de l'esprit. Les secondes s'éternisaient, les cinq minutes qui s'étaient écoulées depuis son arrivée paraissaient à la belle une journée entière. Elle fixait de ses grands yeux verts la statue à la mémoire de Crémazie plantée un peu plus loin devant, perdue dans cet espace de verdure parsemé d'arbres qu'est le Square Saint-Louis, en se disant intérieurement: «Lui, au moins, personne ne voulait le décourager d'écrire». En effet, la droguée avait une passion pour l'écriture, plus précisément, les romans d'horreur. Malheureusement, tout son entourage, sans exception, lui répétait sans cesse: «Tu ne devrais pas orienter ta vie sur ce rêve. Ce n'est pas donné à tous de devenir écrivain. De plus, les romans à caractère macabre, c'est pour les hommes». Chaque fois que l'artiste avait droit à ce discours, elle était prise d'une envie folle de hurler, hurler avec tant de force qu'on l'entendrait sur le continent entier: «Jaloux, sexistes». Hélas, jamais ces mots ne passaient ses lèvres minces et bien dessinées. La jeune adulte incomprise, gardait toutes ses frustrations en elle, les laissait la ronger un peu plus chaque jour. La substance qu'elle allait, bientôt, recevoir des mains de son sauveur était l'unique moyen qu'elle avait trouvé pour tuer le sentiment de désespoir qui l'habitait.

Raphaël Dubé

Allégresse momentanée

Le soir était sombre; la lumière pâlisait au loin. Un relent de lourdeur humaine dévalait les rues désertées.

À l'Hôtel Windsor, une élite de bourgeois s'était assemblée afin d'entendre l'illustre pianiste Ignace Paderewsky. Les parfums s'entremêlaient les uns aux autres, les couleurs des robes aussi. Un jeune homme et une femme s'étaient mêlés à cette foule d'aristocrates. Émile Nelligan, jeune prodige des vers, s'assit sur un siège au coussin de velours. Son regard, intense, interrogateur, scruta les alentours. Des planchers de marbre soutenaient le claquement des souliers élégamment enfilés. Sur la scène, trônait un piano magnifique. L'étiqueté *Steinway* brillait la finesse. Les courbes de la queue du royal instrument déstabilisaient les airs trop rigides. Peu à peu, l'esprit de fête gagna les cœurs de ces êtres et l'on but du champagne. Les moustaches frémissant bientôt, des calembours provoquèrent des secousses de rigolades aiguës.

Humblement, Paderewsky fit son entrée, se fixa au piano et ferma les yeux. Le souffle retenu du musicien laissa l'auditoire suspendu au désir du premier accord. L'attaque de celui-ci fut grandiose. Les doigts volubiles du pianiste exposèrent avec aisance l'introduction, puis le thème principal.

Nelligan, créateur ébahi, ne put retenir son esprit devant cette vénusté sonore. Sur la scène, les mains parcouraient avec fougue le clavier. Sur le fauteuil central, le poète coinçait en ses doigts un stylo, faisant déferler les vers sur la feuille. Faste communion jubilatoire. Les notes finales résonnaient encore, lointaines, lorsque, d'un bond, le jeune fou de poète se leva et marcha droit vers le piano. Alors, les yeux demi-clos, Nelligan récita ses vers, ses nouvelles métaphores qui venaient d'émerger du fin fond de son être. Fragile instant de pureté, de grâce, pendant lequel tout l'auditoire pleura en silence. L'alliance de la poésie aux *Études* de Chopin s'avéra un miracle.

Luc Dubreuil

Le Port

Quand j'ai connu Émile Nelligan, j'avais huit ans, j'habitais la rue de La Commune. Souvent, nous allions glisser en luge sur le mont Royal. Mais c'est au port que nous avons le plus de plaisir. Le va-et-vient incessant des chariots transportant des marchandises vers la ville ou les faubourgs, les impressionnantes arrivées des trains venant de l'ouest ou des États-Unis nous faisait courir ici et là, à l'affût d'une merveille à découvrir, comme la première fois où nous avons vu un vélo transporté pour une riche Écossaise; nous l'avons suivi jusqu'à la rue Saint-Jacques pour pouvoir le regarder le plus longtemps possible. Mais c'est par bateau qu'arrivaient la plupart du temps les objets les plus fascinants ou les personnages importants, comme la cantatrice Albani. Que d'histoires nous nous sommes inventées à la vue des navires à voile, des bateaux à aubes. Partir au loin conquérir des lieux encore inconnus de tous et rapporter à Montréal les trésors trouvés. Plus tard, vers nos quinze ans, je travaillais près du canal Lachine et je voyais moins Émile pendant le jour. Il me rejoignait le soir chez moi où il pouvait mettre son cheval à l'étable de Monsieur Pouliot mon voisin du côté du blanchisseur Sing. C'est d'ailleurs lui qui ramena Émile à la raison, une nuit où nous étions ivres au rhum de Jamaïque acheté d'un débardeur. Émile s'était faufilé sur un bateau pour se hisser au sommet du plus grand mât d'où il hurlait que sa vie tirait à sa fin tout en battant l'air de ses bras comme un oiseau; les ordres de descendre de l'officier de garde du navire ne portèrent pas fruit, ni mes supplications. C'est Monsieur Sing qui marchait sur les quais avec sa nouvelle épouse qui a réussi à le faire descendre, en nous invitant à manger avec eux. Lui comme moi n'avions jamais goûté à des plats chinois.

Caroline Dupont

Parc hivernal, brise infernale

Il était là, assis sous cet arbre. De ses yeux regorgeant d'intensité et d'inspiration, il dévisageait, d'un air pensif, chaque coin de ce carré ensoleillé. Tout regard était source d'inspiration: les maisons victoriennes lui rappelaient le passé nostalgique de sa tendre enfance, la statue de Richelieu lui remémorait qu'il fallait toujours garder la tête haute et lui donnait un peu d'espoir. Chaque chant d'oiseau lui faisait penser à Paderewski et le transportait dans un monde funèbre qui le fit sombrer dans la folie:

*En le parc hivernal, sous la bise incivile,
Lucifer rôde et va raillant mes désespoirs
Très fous!... Le suicide aiguise ses coups!
Pour se prendre, il fait bon sous cet arbre tranquille...¹*

Je ne veux pas croire qu'il ne reverra jamais cette magnifique fontaine devant moi. Chaque jet sortant de celle-ci faisait naître en lui une marre d'inspiration. L'immensité du bassin était comparable au talent grandiose de ce poète. Cependant, personne n'a fait attention ni à l'un, ni à l'autre, car autant de déchets ont été jetés dans cette fontaine que de bêtises ont été lancées à Nelligan. À cause de leur insouciance, le souffle du vent d'inspiration qui emportait autrefois l'écoulement vers un horizon de béatitude est maintenant devenu glacial. Tout n'est plus à présent qu'un écran noir violenté par le froid infernal qui orne un marais de vide. Ce carré, aussi ensoleillé fût-il, est à présent inondé de mes larmes, car ils l'ont emmené:

*On ne le revoit plus dans ses plaines natales.
Fantôme, il disparut dans la nuit, emporté
Par le souffle mortel des brises hivernales²*

¹ NELLIGAN, Émile. *Confession nocturne*.

² NELLIGAN, Émile. *Le Voyageur*.

Marise Duquette

Souvenirs d'enfant

Quand on est arrivé à la porte de l'hôtel, j'ai senti une boule dans ma gorge. J'étais souvent passée devant, mais je ne m'en étais jamais approchée. Mon rêve se réalisait. C'était tellement beau que je me suis mise à pleurer. Tout était illuminé dans la nuit, et ça ressemblait encore plus à un château, surtout à cause de la tour dans le coin, où je m'imaginais toujours emprisonnée et criant à l'aide. Quand je serai grande, je demanderai au monsieur à l'entrée de me laisser monter jusque-là et, s'il est gentil, peut-être qu'il voudra m'y enfermer et envoyer un chevalier me délivrer. J'ai demandé à maman pourquoi ça ressemblait à un château, et elle m'a dit: «Parce que les gens qui l'ont construit ont décidé de le faire dans le style victorien». Je lui ai demandé c'était quoi le style victorien, et elle m'a dit que c'était un style inventé pour une reine qui s'appelait Victoria. Et puis, on est entré. Dans le hall, il y avait un plancher en miroir. Maman m'a dit que c'était du marbre. Sur les autres planchers, il y avait de gros tapis qui renfonçaient quand on marchait dessus. Et la salle de bal! C'est l'endroit le plus beau que j'ai vu de toute ma vie! Il y avait des lustres en cristal et en diamant suspendus au plafond et des musiciens qui jouaient au fond de la salle, et des gens qui dansaient, habillés de leurs plus beaux vêtements. Tout le monde avait l'air riche et les dames portaient des gros bijoux tout brillants. Je m'imaginais que je m'appelais Victoria et que je déambulais comme une princesse. C'était amusant parce que tout le monde me regardait. Peut-être qu'ils croyaient que j'en étais une pour vrai?

Sylvie Fortier

La Langue liée

Déjà neuf heures. Toujours pas rentrée. Hamélis n'est pas pressée. Rien ne la presse, rien ne la tente, rien ne lui dit. D'ailleurs, toute la journée, elle affichait son sourire singulier, qui lui valait le silence des questions asphyxiées. Elle attendait le départ de Carence, sa supérieure si acharnée, qui en toute avarice, suçait le temps disposé pour finaliser un projet des plus lucratifs. Hamélis faisait semblant de rattraper le retard des dossiers, pour pouvoir respirer l'air de l'immeuble au teint sombre et au calme spectral. Le sanctuaire dans lequel était situé son bureau était âgé de plus d'une centaine d'années. Hamélis avait toujours rêvé d'habiter un endroit semblable. L'aspect religieux de l'endroit, donnait des frissons de culpabilité. Une culpabilité vibrante de satisfaction, celle d'avoir enfreint une loi dépassée. Les plafonds étaient d'une hauteur vertigineuse, et l'écho des pas donnait l'impression d'être observé. Débarrassée de Carence, elle allait enfin pouvoir sentir les murs respirer. Tout devient si difficile en la présence d'une femme armée.

Une fois seule, elle se déchaussa et marcha lentement au centre du corridor qui s'allongeait comme le couloir de la mort. La froideur du plancher amplifiait le sentiment sacré. *Pas de lumière au bout du tunnel.* Mais une voix. Tout aussi grise, grave, lourde et inculpante. Un homme récitait un poème. *Il a le souffle serré.*

*Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,
Comme des chiens errants, ils s'en vont, condamnés.¹*

Subitement, un silence tomba d'une lourdeur sans résistance. Comme s'il avait reculé pour se retirer d'où il venait, d'où il dormait. Les murs semblaient s'être refermés. Tout semblait s'être cristallisé. Hamélis ne savait plus quoi penser. Avait-elle rêvé? *Je dois rentrer.* Elle regarda ses pieds, comme si elle allait trouver une preuve de ce qui venait d'arriver. Elle retourna dans son bureau, remit ses souliers, prit son manteau et regarda une dernière fois le couloir avant de s'en aller.

¹ NELLIGAN, Émile. *Les déicides.*

Annick Gaudreault

Basse-cour

Aujourd'hui, j'ai pris des vacances, stoppé de penser et de jongler à mon journal. Un repos complet. Je suis allé me balader après être allé *Chez Jules*, mon café préféré, pour voir si Marianne y était. Je l'aurais invité à me rejoindre dans cette promenade improvisée. Mais elle n'y était pas. J'ai donc pu contempler non pas son visage, mais toutes les beautés qu'offre mon patelin, Sainte-Cunégonde. C'est l'automne et les arbres perdent leurs feuilles, laissant sur le sol un magnifique tapis trois couleurs. Ma maison n'est qu'à quelques minutes de *Chez Jules*. Je m'y rends facilement à pied même l'hiver. J'arpente la rue Course, regardant les mères travailler à travers les carreaux des fenêtres. Elles travaillent à leur métier de mère... Je m'approche de la rue Atwater où je pourrais changer complètement de monde. Je n'aurais qu'à monter cette rue vers le nord pour me retrouver à contempler non pas les modestes demeures de mon quartier, mais les riches maisons ornées de corniches travaillées des habitants de Westmount. Je pourrais m'y installer, j'ai un métier qui conviendrait. Mais je n'ai pas besoin de luxe. Je reste de ce côté, à Sainte-Cunégonde, avec ceux que je veux aider. Habituellement, après avoir été *Chez Jules*, je me dirige vers le canal qui se rend jusqu'au fleuve. Je marche au bord de l'eau, apercevant de temps à autre des navigateurs avec leur chargement, leur cargaison, débarquant tout juste de leur bateau. J'aime cet endroit vivant, endroit d'échanges. Des bruits m'entourent, mais je me sens toujours étrangement apaisé quand je viens ici. La prochaine fois, j'y serai accompagné par Marianne, je me le promets.

Samuel Gaudreau-Lalande

Péripéties gastriques

En fait, il n'en [est] rien.

– Roland Sanfaçon¹

Le souffle marmoréen du noroît accable sans relâche la ville et afflige le caractère des jeunes gens; l'automne lentement cède le pas à l'hiver qui s'acharne. La désolation termine son œuvre pour la nouvelle saison. De ses lanières glaciales, le vent cingle rageusement les quelques rares passants, impuissants à contenir la vengeresse haine des éléments. Nulle âme ne hante la rue Laval; seuls quelques érables séculaires, ployés sous la force hivernale, offrent un espoir de renaissance. Dans mon appartement, Émile s'abandonne à la langueur de la réflexion vagabonde en regardant à travers la fenêtre. Un arbre dénudé dans la lumière crépusculaire suffit à raviver en lui les sinistres tourments de son esprit encore adolescent. Il admire la triste grâce du moment; il sombre doucement dans une mélancolie lancinante. Seule sa tête, tressaillant légèrement à chaque rafale, brise cette immobilité. Icône à la majesté troublante, presque spectrale. La lampe à la flamme vacillante ombrage ma feuille de silhouettes fantastiques et j'écris; au fil de ma plume naissent des vers funestes. «Éphèbe qui contemple, extatique et serein,/Sa sombre destinée à l'orée du ravin/Toi qui confond bonheur, douceur et affliction/Tu t'enfonces éperdu dans la malédiction». Ces douloureuses prophéties s'imposent à mon esprit et répriment net toute ma volonté d'écriture. Comme je le fais si souvent, je gratte le vernis de mon vieux pupitre, dans l'espoir peut-être d'en retirer un jour l'essence de l'écriture, de parvenir à saisir la fin, le motif de la démarche littéraire; obnubilante manie, étrangement importante. La tentative d'accaparer l'âme, l'esprit qui règne autour de ce bureau depuis toujours, de saisir la source profonde de toutes ces inspirations. De savoir faire jaillir à volonté ce miel de la plus pure jubilation.

¹ SANFAÇON, Roland. *Défrichements, peuplement et institutions seigneuriales en Haut-Poitou du X^e au XIII^e siècle*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1967, p. 25.

Valérie Goulet

Vivre

Errant parmi les quelques arbres du Square Saint-Louis, je me suis assise au pied du monument dédié à Crémazie pour regarder les gens et les voitures défiler. Ils me semblent des damnés répétant jour après jour le même châtement. Ils viennent jusqu'à Montréal chaque matin faire vivre cette ville qui se nourrit de leur énergie, puis s'en retournent désespérés dans leur cage, où ils rêvent de retrouver l'espoir qui leur fera affronter le lendemain. Et encore, heureux ceux qui ont toujours la faculté de rêver! La grande majorité ne fait que remâcher ce que l'écran leur a dégobillé: des rêves préconçus, n'ayant pour but que de nous asservir plus encore à ce monde qui nous vole notre vraie existence. On nous maintient en vie artificiellement. Je suis détruite de survivre en vain par ma passion pour Nelligan!

Mon âme erre à travers un tourbillon de feuilles mortes, desséchées. Le triste souffle de Dieu balaie le square et effleure la fontaine en cette douce soirée. L'automne sent la mort, c'est pourquoi je l'aime, puisque je t'aime. Vivre est pour moi le seul désespoir, la vie m'emprisonne, loin de toi, dans le quotidien, du début à la fin, je tourne en rond, je fais et refais en vain. Cette existence me tue et ne me mène nulle part. Je crois en l'enfer; l'enfer, c'est vivre sans toi, sans ta poésie... vivre, tout simplement.

Marco Guévremont

Brasier

20 octobre 1838. La lueur d'une chandelle transperce la brume environnante. Muets, les murs massifs de la bâtisse d'où origine la mince source de lumière accompagnent la pénombre dans un silence de mort. Un attroupement de jeunes hommes discutent autour d'une bouteille de vin et de la cire chaude qui, déjà, envahit la table de bois d'acajou. Pourtant, personne n'en est outragé: elle est de fabrication anglaise. Le drapeau vert, blanc et rouge, contrairement à ce qu'il représente, voltige librement à travers la nuit voilée par la violence des jours passés. Prisonniers des pierres dont est constitué le Château de Ramezay, une poignée de fervents Patriotes, assiégés, discutent d'une voix aussi basse que peut l'être leur moral. On retrouve parmi le groupe un jeune homme aux cheveux entremêlés dont l'enthousiasme, ébranlé par les défaites incessantes, n'arrive plus à raviver les troupes. Poète de profession, de Québec à Saint-Denis, tout le monde connaît maintenant le fougueux Émile Nelligan. Sous un masque d'invulnérabilité, il tente en vain de rassurer ses compatriotes qui, pour la plupart, pleurent des larmes bien supérieures en nombre que peuvent l'être les armes dont ils disposent. La noirceur extérieure semble plus attirante que le sont les murs dénudés de liberté dans lesquels ils sont enfermés. À cette pensée, le temps s'arrête et la nuit s'effondre sur le Château le rendant ainsi invisible, invincible. Les secondes qui suivent se pendent dans l'intemporalité, dans l'immortalité. Les âmes quittent ce monde infâme et se font dès lors remplacer par les flammes. Aucun hurlement ne se fait entendre, aucun survivant ne se fait pendre. Dans cette chaleur fraternelle, on a oublié la chandelle... ou on lui a tout simplement fait appel.

Joséphine Jobert

Le Dortoir

Cela fait maintenant plus d'une semaine que je suis enfermé dans cette petite pièce close et triste. Je suis assis là, à mon bureau, devant cette énorme pile de feuilles blanches sur lesquelles pas une ligne, pas un mot ni même la moindre petite lettre insignifiante ne daigne se poser. Je demeure immobile à scruter la lueur des chandelles à moitié consumées qui danse frénétiquement sur le papier encore intact. Étrangement, elle semble prendre un malin plaisir à me narguer et à constamment me rappeler à l'ordre, histoire de me remémorer avec sournoiserie la raison de ma présence ici, au sein du couvent des pères du Très-Saint-Sacrement où, la nuit, tout est terriblement et inlassablement calme. D'ailleurs, je ne peux que distinguer, entre le crépitement frénétique du feu dans la cheminée, les grincements stridents et incessants des branches nues contre ma vitre et les battements rapides et excessifs de mon cœur tambourinant dans ma poitrine, je ne peux qu'entendre, disais-je, les lamentations sourdes de quelques prêtres restés éveillés, âmes errantes et suppliantes jusqu'aux plus petites heures du matin où elles disparaissent sans bruit et rejoignent leurs appartements.

Je n'ai pas tout à fait eu l'occasion de visiter le reste des lieux, mais je sais du moins que tout se résume à une vaste salle de réception ayant pour unique fonction d'accueillir les résidents lors de leurs heures de repas, à une immense chapelle destinée aux prières ainsi qu'à d'interminables couloirs reliant chacune de ces pièces et donnant lieu à de nombreuses et minuscules chambres, la section du dortoir, où je me trouve présentement. Pourtant, le couvent me semble bien plus grand que cette sordide description ne pourrait le laisser croire. Il doit sûrement y avoir bien des pièces dont je ne connais pas encore l'existence, mais cela m'importe peu pour le moment. Tout ce qui compte pour l'instant, c'est d'écrire et de le faire vite.

Karine Ladouceur

Entre père et fils...

Après l'arrivée surprise de son père, Édouard sortit de la maison en courant. Il ne comprenait pas pourquoi son père ne voulait pas le laisser faire sa vie comme bon lui semblait. Le Droit l'intéressait, certes, mais l'écriture était plus qu'une passion, c'était sa vie. Une fois à l'extérieur, il ralentit le pas. En passant devant les maisons, pourtant si familières, il remarqua à quel point leur architecture étaient raffinée. En continuant à déambuler sur la rue, il regarda partout autour de lui et réalisa à quel point son quartier était d'une grande beauté. Ses pas le menèrent au square Saint-Louis, ce parc où il avait tant joué pendant son enfance. Il s'arrêta devant la fontaine et écouta le ruissellement de l'eau. Alors, il sortit son cahier et sa plume puis écrivit frénétiquement pendant plus d'une heure. Lorsqu'il finit par relever la tête, il aperçut son père, debout devant lui. Sous la lueur des réverbères, son père avait l'air vieux ou, plutôt, c'était la première fois qu'Édouard prenait conscience de son âge. Ce dernier lui demanda alors à voir son cahier. Édouard le lui tendit, gêné. Il attendit quelques minutes sans bouger, nerveux de la réaction qu'allait avoir son père. Puis, après quelques minutes qui semblèrent durer une éternité, son père le regarda, les yeux remplis de larmes. Édouard avait toujours considéré son père comme un homme bon et honnête, mais aussi dur et froid. Il ne l'avait donc jamais vu pleurer. Intrigué, il lui demanda ce qui n'allait pas. Son père lui répondit que jamais il n'avait lu des vers aussi touchants et qu'il était fier que ce soit son propre fils qui ait écrit ces merveilles. Après l'avoir serré contre son cœur, il lui dit que, peu importe ce qu'il ferait de sa vie, même s'il préférerait l'écriture au Droit, il serait toujours son fils et il l'aimerait tel qu'il serait. Puis, bras dessus, bras dessous, les deux hommes reprirent le chemin de la maison, leur route éclairée par le clair de lune.

Mathieu Lajeunesse

Le Square Saint-Louis en février

Après avoir marché durant des heures dans la nuit et récité plusieurs fois chaque vers du recueil de Nelligan, tantôt à tue-tête et tantôt en chuchotant dans le vent glacial, Manuel aboutit au bout de la rue Prince-Arthur et se retrouva devant le square Saint-Louis. Il était épuisé et hagard. Il pénétra dans le parc sans vraiment s'en rendre compte, encore bercé par la musique des mots qui résonnait dans sa tête toujours plus vide. Tout autour de lui, le froid faisait craquer les arbres dans leurs branches griffues. Il se rendit d'abord voir Crémazie qui agonisait, la main sur le cœur, pour se moquer de lui. La statue était trop pathétique pour un endroit si familier et Manuel rit aux éclats, trouvant plaisir à voir enfin quelqu'un d'aussi mort que lui. Puis, riant toujours, il se rendit au bassin pour y lire un dernier poème avant de se coucher: «Soir d'hiver». Il le connaissait par cœur, il l'avait transcrit la veille. Il connaissait ainsi toute l'œuvre de Nelligan pour l'avoir recopiée durant les mois précédents. Il se laissa choir par terre. Assis dans la neige amoncelée dans le bassin vide de la fontaine qui hibernait, il se mit à hoqueter. Il ne riait plus et l'eau dans ses yeux brouillait la lumière jaune des réverbères. À cet instant précis, Manuel comprit. Il savait que ce n'était pas le fait de découvrir qu'un auteur mort au siècle passé avait déjà écrit ces poèmes avant lui qui le rendait fou; il était déjà fou en les recopiant. Il était simplement conscient d'être fou. Alors, il se coucha et s'endormit.

Marie-Lyne Lamarre

La Blessure

Elle m'a blessé, humilié. Elle est constituée de mots. Ces mots, oui ces mots, entrent dans une oreille pour ne plus en sortir. Ils blessent. La critique. La critique qui humilie. La critique péjorative. La critique faite par les prétendus connaisseurs! Je ne parle pas de la critique constructive. Je ne parle pas d'une opinion qui diffère de la tienne, ou de la mienne, ou de la sienne. Non. Je parle d'une attaque personnelle qui vous envoie dans un gouffre. Ces critiques sont comme une hache qui fracture chaque os d'une main qui écrit. À seize ans, je pensais que j'avais du talent. Au Café Ayotte, le lieu de fondation de l'École Littéraire de Montréal, un soir du mois de novembre, autour d'une table entre copains, nous récitions nos vers. Il faisait noir à cet endroit où l'absinthe coulait à flots. Ce fut à mon tour de m'exprimer sur mon amour, sur ma vie, sur moi. Un homme sortit de l'ombre, s'esclaffa. Mon travail fut ridiculisé, mes vers furent hués et ma propre estime disparut. Cette réaction, cette haine pour une critique, semble attiguée, oui, mais si seulement vous saviez! Je n'y retournai plus. Je mens, j'y suis retourné, j'y suis aujourd'hui. Mes yeux noirs, comme le sont mes intentions, scrutent. Oh oui! Ils scrutent cet endroit...

Annie Lecompte-Chauvin

Ces arbres qui brûlent

Je suis incapable d'y rester. Ma demeure est un enfer collé sur pleins d'autres enfers. L'observant du haut de l'arbre qui pousse dans le parc depuis toujours, je tente d'oublier tout ce qui s'y passe en fumant une dixième cigarette. À travers les branches, je suis le témoin silencieux d'une autre scène d'ironie familiale. Cette position m'embête beaucoup, je sens ma maison devenir un lieu de fardeaux pour les gens que j'aime et je ne peux rien y changer.

J'évite de regarder à travers les fenêtres et, assise sur un nuage, je m'envole. J'ai de la fumée dans les poumons et c'est bon. Je pense à une peinture que j'ai vue la semaine dernière, chez une amie pétante de bourgeoisie. On y voyait un jeune homme blond, nu avec un sourire de démon, regardant le vieux peintre qui le peint comme s'il peignait un ange ailé. Ce spectacle est plus beau que celui qui se déroule chez moi: il est sombre, mais au moins il est sain. Je ne me peux plus de désirer que celui qui se déroule au 211 rue Laval se termine. La nuit est sombre et il n'y a rien de plaisant à rester dehors par une telle température. Je reste quand même dans mon arbre, pelotonnée sur moi-même, comme un chat errant qui cherche réconfort et chaleur par une froide nuit d'hiver. J'essaie de retrouver la paix décadente qui m'engloutissait à peine trois minutes plus tôt, mais c'est impossible. Je fume encore.

Alexandre Legault-Déry

Le Vaisseau d'or

Eh bien comme je le spécifiais avant que vous ne m'interrompiez, la première étape sera de construire un vaisseau d'or. Ce vaisseau aura la longueur raisonnable d'un quart de kilomètre. J'ai pensé qu'il vous faudrait savoir où se construirait un tel engin n'est-ce pas? Le lieu qui me semble le plus adéquat serait sans doute le square Saint-Louis. J'ai calculé que l'on pouvait facilement, en réduisant le bassin de moitié, installer une entrée pour le tunnel qui mènerait, bien sûr, au centre des opérations qui aurait pleine vue sur le chantier de construction. J'ai songé à tout n'est-ce pas? Évidemment les plus pessimistes diront que mes pensées sont utopiques. En réponse à cela, messieurs, je ferai la sourde oreille puisque je suis convaincu, plus qu'assuré, que ce projet est réalisable et j'ai quelques arguments que je ne saurais taire.

Non seulement ce vaisseau sera le plus beau et le plus grand que le Québec n'ait jamais connu, mais sa mission comporte en elle-même toute la nécessité de la construction hâtive du vaisseau. Si j'ai décidé de mettre ce projet sur pied, c'est parce que je crois que la culture québécoise a besoin d'aide. Si magnifique, si grandiose... ne croyez vous pas qu'il serait bon de la faire connaître à ceux qui ignorent son existence? À ceux qui ignorent même que le Québec existe!

Par la culture, mes chers amis, nous pourrions accéder à cette notoriété de reconnaissance artistique dont rêvent les plus petits pays. Il ne s'agit pas d'envahir l'espace de poèmes, mais de faire connaître aux étoiles qui nous sommes. Je sais, je ne suis qu'un zeste humain. Mais soyez sûrs, messieurs, que la poésie rejoindra les étoiles plus facilement que le mépris que vous avez pour mes idées.

Élaine Martin

C'est pas la première fois qu'ça arrive

Un côté de son visage est brûlant. C'est pas tous les jours qu'on se réveille au beau milieu du trottoir avec une moitié de visage qui brûle et l'autre gelée. Ryan relève la tête. Sa joue droite est égratignée et saignante. Son esprit n'est pas sain. Sa vision est floue. Malgré une armée complète de nazis révoltés qui lui aurait marché sur le corps, la sensation qui était répartie dans tous ses muscles aurait été pareille. Il reconnaît l'endroit. Il tente tant bien que mal de lire le nom de la rue. Cela aurait pu être un grand «I» suivit d'un «E», d'un «U», d'un «A», puis d'un «L»... Après quelques minutes, il parvient à lire «Laval». «*Youpi!*», se dit-il. Sa rue.

Nous sommes en novembre et cette soirée passée aux Foufounes Électriques a été des plus démentes. Son dix-huitième anniversaire a été arrosé de *shooters* gratuits et de bières offertes par des copains ou des demoiselles dont il n'avait jamais vu la tronche avant ce soir. Une bonne soirée. «*C'est c'que j'appelle un méchant beau cadeau*», avait-il tenté d'articuler à son copain Francis tout en le serrant dans ses bras. «*Une méchante belle soirée, j'te l'dis*». Il se sentit tout nostalgique à ce moment précis et pleura. «*Maudit, que j't'aime!*», confia-t-il.

Ryan a pleuré toutes les larmes de son corps dans les bras de Francis, de Jocelyn, de Martine, du barman, de la p'tite dame au martini qui faisait la file pour les toilettes, du type à l'entrée, de cet autre bonhomme qui pleurait aussi toutes les larmes de son corps parce qu'il passait le cap des 30 ans, du même type que tantôt (à la sortie cette fois), du chauffeur de taxi et, finalement, du trottoir en face de son confortable chez lui.

Claudia Montambault

Soir d'hiver

De mon fauteuil, je regarde la rue. La nuit tombe lourdement comme un rideau de velours. Des ombres valsent sur les murs, comme pour égayer le roi, c'est-à-dire moi. Je baigne dans une pâle lumière jaune, blotti dans un cocon matelassé. J'attends mon ami. Le poêle fait monter de la cuisine une chaleur tiède qui m'enveloppe. Je sens l'odeur simple et évocatrice du repas du soir que ma mère prépare tranquillement. Je bois une gorgée de café sucré, les yeux rivés sur l'extérieur.

J'imagine que la neige sèche, craque sous les pas, que l'air brûle les joues. Une femme marche tête baissée, combattant le vent glacial qui lui arrache ses minces ressources de chaleur. Elle tient ses mains blotties dans son manchon de fourrure. J'ai devant moi la vision d'un monde blanc entrecoupé par le ciel sombre et par certains angles noirs, dévoilés par le vent, des maisons et des grands arbres inquiétants qui bordent la rue. Mon regard se fixe encore sur la jeune femme qui marche, à la forme épurée par son lourd manteau de laine. Chacun de ses mouvements ressemble à une lutte. Où va-t-elle?

Mais soudain, elle s'arrête. Je sursaute. Elle pivote et son regard se lève vers ma fenêtre. Je me tends de tout mon corps. Le temps cesse tandis que le son du battement de mon cœur envahit toute ma maison. Elle reprend son pas et disparaît. Les rares réverbères au gaz étalent leur faible lueur et la neige jette des éclairs d'argent. Je vois soudain un tableau fulgurant : le givre de ma vitre se superpose à la silhouette d'un arbre verglacé dans un ciel aux dégradés violents de rouges et de gris. Je frissonne et ma mère frappe à la porte de ma chambre : «Albert! Émile est arrivé».

Magalie Morin

L'Eldorado

Tu lèves la tête et tout ce que tu vois, c'est de la lumière. Rouge, jaune, violet... Vert, bleu, orange... Les passants se piétinent pour pénétrer à l'intérieur de la bâtisse... Tu te fraies un chemin à travers la foule pressée de se réchauffer. Ça y est, tu es englouti. Complètement subjugué. Conquis. Incroyablement époustoufflé. Tes yeux ne voient plus. Ton cœur s'arrête de battre. Tes genoux choisissent ce moment pour te laisser tomber. Tu oscilles entre les corps fantasques qui t'entourent. Respire. Encore. Ça va un peu mieux. Tu t'affales au comptoir, te commandes un whisky ou un scotch. Après t'en être envoyé quelques-uns derrière la cravate, tu retrouves tes facultés. Tu recouvres la pleine capacité de tes membres. Ton regard balaie l'Eldorado une demi-douzaine de fois, pour être certain de ne jamais l'oublier. Tu détailles l'endroit. À commencer par le bar et ses occupants. Les tabourets sur lesquels ils sont aussi affalés que toi; peau de croco. Au centre de la place, plusieurs petites tables rondes, quelques canapés; très chic. À une extrémité, le mur entier est un miroir, de sorte que s'y reflète la totalité du café. Au fond, une scène. Majestueuse. En bois d'ébène. Sur les côtés de la salle, des escaliers en colimaçon grimant jusqu'aux loges. Et jusqu'aux étages de débauche. Tes prunelles brûlent devant l'éclairage ambitieux qui incite plusieurs habitués de l'Eldorado à porter leurs verres fumés à l'intérieur. Tout est doré, riche, coloré. Tu n'as pas assez de souffle, d'énergie et de volonté pour tout inscrire dans ta mémoire. Tu n'es qu'un grain de sable perdu au milieu de ses confrères, complètement ébahi par la marée qui l'emporte à son tour.

Bruyant. Tu as de la difficulté à te concentrer sur ce que tu vois. Tout à coup, silence. Il n'y a plus un son. Seulement celui du lourd rideau de velours pourpre qui se lève et s'agite langoureusement. Toute la salle retient son souffle. Tu l'imites. L'Eldorado se retrouve plongé dans le noir. Un filet de lumière blanchâtre s'immisce en plein centre de la scène.

Julie Normandeau

Prétention meurtrière

John Riverside fit l'acquisition d'un château de ville d'une splendeur inouïe. Ni trop petit, ni trop grand, le château affichait sa puissance. Sur le côté gauche, s'étalait fièrement une tour. Le château était divisé en deux étages. Il était très éclairé, grâce à quatorze fenêtres, dont huit au premier étage et sept au dernier. Trois cheminées ornaient le toit. Jamais on n'avait vu un aussi bel amoncellement de pierres. Grâce à son nouveau propriétaire, le château avait retrouvé sa beauté et plusieurs invités passaient la grille pour assister à un des nombreux bals donnés par l'hôtesse en l'honneur de leurs deux fils William et Robert.

Ce soir de fin octobre, quand il traversa le jardin fleuri devant le château, John entendit un cri déchirant provenant du salon. En entrant, il entendit la nourrice pleurer et implorer Dieu, et vit son autre fils, Robert, le regard vide et la figure blême. C'est alors qu'il découvrit un spectacle qui resta imprimé à jamais dans sa mémoire. Son petit William étendu dans une marre de sang, le tisonnier ensanglanté près de son pauvre petit corps d'à peine neuf ans. John s'approcha de son enfant et, horrifié, se pencha sur lui. Le docteur arriva à cet instant et donna le terrible diagnostic. John se sentit mourir avec son enfant.

Le lendemain matin, le corps du petit William fut placé dans le caveau de la famille Riverside. Depuis l'enterrement, John ne parlait ni à Emilia, ni à Robert. Il en était venu à mépriser ces deux êtres tant aimés, les rendant responsables de la mort de son enfant chéri. Il dormait dans la chambre de celui-ci et prétendait l'entendre parler. On était en octobre 1929.

Guillaume Plante

L'Automne ravageur

Ça y est, l'automne a violemment happé notre pauvre petit chirurgien.

Il se déshabille entièrement, décontenancé. Il saisit un rasoir et se dégarnit la tête de tous ses cheveux. Il prend le vilebrequin qui se trouve dans la remise et se perce le haut du crâne tout en faisant extrêmement attention de ne pas bousiller son cerveau déjà débilaté. Il glisse avec amour dans cet orifice nouvellement formé sa si précieuse rose sans épine. Il se précipite dehors en fredonnant un air de la Bottine Souriante et en prenant bien soin de suivre le rythme de la musique avec ses hanches. Il se dirige vers la statue de Crémazie. Il lui fait un salut militaire clownesque. Il s'élance par terre et se prépare un tombeau dans un tas de feuilles mortes, et croise ses doigts sur sa poitrine. Après quelques minutes, l'hypothermie l'assaille. Secoué par de violentes convulsions, il s'épanche en hurlant désespérément, pour ensuite fermer les yeux pour de bon dans un choc soudain.

Toutes les feuilles sont maintenant tombées, et la neige s'apprête à faire de même. L'automne fait place à la saison morte. L'hiver se prépare, à son tour, à faire de nouvelles victimes.

Steve Primeau

La Chambre d'un poète

À l'intérieur, une enveloppe jaunie par le temps et une vieille clé. Sarah ouvrit l'enveloppe et en sortit une petite feuille de papier pliée en trois. Sur celle-ci, un message écrit de la main d'Émile Nelligan. Sarah savait qu'il y a plusieurs années, le poète avait habité cette vieille maison. Une maison aux pierres grises dont certaines avec des motifs, un beau balcon de bois de couleur mauve au deuxième étage et une entrée en forme d'arche avec deux portes. Sarah lut cette lettre à haute voix après avoir pris soin de bien fermer la porte de sa chambre pour ne pas que ses parents entendent.

Moi, Émile Nelligan, m'apprête à quitter cette demeure qui fut la mienne pendant huit ans. Pendant ces années, dans cette chambre, j'ai écrit mes premiers poèmes. Je m'installais sur mon lit, je prenais mon cahier de poésie et je donnais naissance à mes premiers vers. Ce ne sont pas mes plus beaux poèmes mais j'en suis fier. Je ne les ai jamais fait lire à personne, car mon père n'exprime pas le même intérêt que moi pour la poésie et se refuse à me voir devenir poète. Pour cette raison, j'ai placé ce cahier dans un coffre avec d'autres accessoires qui ont servi à mon inspiration. La clé sert à ouvrir ce coffre. J'ai placé le tout dans un endroit connu que de moi, car je veux qu'il reste caché le plus longtemps possible, jusqu'à ma mort, j'espère. Je ne sais pas si un jour on va découvrir ce que j'ai caché, mais si cela arrive, il y a, à l'endos de la lettre, des indices pour trouver le coffre. Gardez-en le secret, son contenu renferme certaines confidences de ma part qui ne doivent pas être lues par mon entourage. Je regrette de devoir vous quitter, mais je dois apprendre à voler de mes propres ailes comme mes parents ont fait avant moi. C'est le moment de dire adieu à cette maison. Je me promets de revenir, un jour, pour reprendre ce que j'ai laissé.

Émile Nelligan

17 mai 1900

Kiki

L'Eldorado

La lumière des bougies illumine partiellement le visage des spectateurs avides de divertissement. Sur la scène de l'Eldorado, les filles vêtues de leurs tenues les plus affriolantes, s'apprêtent à se mettre à nu et à dévoiler leurs formes. Le public masculin qui s'impatiente et qui les demande à grands coups de poing sur la table, fait éclabousser l'alcool dans les verres. Avec leurs boas et leurs tutus, elles prennent part au décor haut en couleur et se placent sous le projecteur de lumière. Ainsi, elles s'écartent simultanément tout en suivant le rythme, elles dansent et se déshabillent une par une. Les hommes les acclament et en demandent plus. On les entend faire l'éloge des jambes des danseuses aux formes athlétiques. Quand le spectacle est fini, on voit les filles se retirer de la scène et certaines d'entre elles acceptent les propositions indécentes des hommes qui n'en n'ont pas eu assez. Alors, les plus audacieuses montent à l'étage supérieur avec un homme à leur bras et se livrent aux fantasmes de leur hôte. Là-haut, on entend les cris aigus des danseuses en pleine action. Le mouvement incessant de va-et-vient fait vibrer les murs et craquer les planchers de bois. La gent masculine est comblée. Quand le soleil fait poindre une lueur de lumière dans la grande salle et que la mèche des bougies devient presque imperceptible, les derniers clients de l'Eldorado se font prier de quitter. Les filles descendent dans la salle principale et apprennent la scène qu'elles devront monter le lendemain, pour former, à nouveau, une unité dansante avec les autres filles.

Nicolas Rivard

La Folie pure, de plus en plus

Toujours de cette rue, de cet érable, je glisse de plus en plus dans la folie pure. Mon talent renversé par mes collègues est en extase. La vision de la prunelle douce de ma mère m'est inconnue. J'ai froid, je glace dans la masse et j'amincis quelques poèmes d'un sombre ton. Devant moi, une banale fenêtre, un étang de givre gît. Figurant la couleur, elle me rappelle ces milliers de feuilles dans cet érable! Il dessine à lui-même des facettes de fine soie. *Ma vitre est un jardin de givre!* Si je pouvais voir la neige qui m'a tant refroidi, *ah!* je pourrais m'exclamer *comme la neige a neigé! Où vis-je?* Mon cœur noir n'a dessein que de s'exprimer. Je pleure pour l'amertume qui me glace encore, de plus en plus. *Pleurez oiseaux de février, au sinistre frisson des choses, pleurez, oiseaux de février, pleurez mes pleurs, pleurez mes roses, aux branches du genévrier.* Je hais. Je hais la bourgeoisie urbaine, je hais père, je hais ces liseurs d'encyclopédies françaises, je hais ces intellectuels qui me figent, formant d'eux-mêmes les affrontements pointus de la glace qui m'envahit de plus en plus. Tous ces gens qui me haïssent, je les hais!

Dans ma folie de pleurs continuels envers les individus qui m'obstruent, je me suis construit une citadelle de pierre. Elle est douce et effilée, et les hommes se moquent fort bien de sa situation. Cruauté amère, sang rouge vermeil sans honte: ce sont tous la somme du fruit, malheureusement récolté de notre âme. Oh! Combien grand pourrait être ce monde? Plongé dans le fascisme moderne, la cruauté est incontestablement ternie dans les roses et les fleurs que nous nous efforçons de projeter afin que même la solitude ne puisse en être écartée.

Audrey St-Pierre

Le Reflet du passé

Une fois arrivés, les enfants ne découvrent qu'une seule pièce, mais sur la porte il est écrit: Défense d'entrer. Les jeunes croient que l'écriteau fait partie du décor de la maison hantée, alors, ils pénètrent dans la chambre. Il fait très sombre et, curieusement, il n'y a pas de décorations. Près de la fenêtre, il y a un lit et une petite table, rien de plus. Tout à coup, une lueur apparaît devant eux et, bizarrement, le sifflement de la fenêtre devient de plus en plus insistant. À travers le son du vent, ils entendent une mélodie: «Ah! Comme la neige a neigé!» Les trois amis se regardent: «Je me demande comment ils ont fait ça, dit Julie, est-ce que vous entendez une voix? – Oui, répond Rose, j'ai entendu une voix moi aussi, qu'est-ce que c'est la lumière près de la fenêtre? – Aucune idée, dit Thomas, c'est très étrange.» Tous les trois s'approchent peu à peu de la fenêtre, la lueur devient de plus en plus brillante quand, soudainement, une forme se dessine; en observant bien, ils remarquent un reflet dans la vitre. Un homme semble écrire à la flamme d'une bougie. «Regardez ça, dit Rose, c'est le fantôme de Nelligan! J'en étais certaine, je vous l'avais bien dit! Il écrit sûrement un poème. – Je ne peux pas le croire, bégaie Julie, c'est impossible. C'est sûrement une mauvaise blague. – Bravo! crie Thomas, c'est extraordinaire! Comment avez vous fait ça monsieur?» Rien, aucune réponse, le fantôme se retourne et il les fixe quelques instants. Pouf! il s'envole en fumée et traverse la fenêtre. Du coup, la vitre se met à givrer et on entend: «Ma vitre est un jardin de givre.» Comme dans une transe, les enfants quittent la maison; dehors, virevoltent d'énormes flocons de neige: «Ah comme la neige a neigé!» disent-ils en cœur.

Jean-Luc St-Pierre

Tranche de parc

À l'ouverture de l'acte unique qui compose ce drame qui n'en est pas un, un personnage est assis sur un banc de parc, quelque part dans le square, autour de la grande fontaine. Il aime bien l'observer cette fontaine qui ne se lasse jamais d'être fontaine, de jaillir vers les nuages. Il regarde les oiseaux, les arbres où murmure le vent, les gens affairés. Il les regarde comme des images qui vont et viennent dans sa tête, comme s'ils n'existaient qu'autour de lui. Comme s'ils se dissipaient derrière les maisons, de grands lambeaux de brume et de souvenirs. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est écouter les musiciens qui apparaissent après le soleil. Il écoute la flûte danser sur les feuilles des arbres, le violon qui s'écoule entre les allées, les tambours. BAM! BAM! Son corps tremble avec eux. Les hordes de pigeons s'égayent dans tous les sens mais, aussitôt envolés, ils redescendent picorer les pavés. Il tend l'oreille, la rumeur de la ville s'estompe lentement dans le soir naissant. Tout est si calme, ses pensées vagabondent sans queue ni tête, il n'a aucun désir de les rattraper. Il se demande si le parc sera aspergé de napalm, il songe à un grille-pain, se questionne sur les battements de cœur d'un moineau. Il est simplement là, il a oublié d'exister. Il est si bien, pour une fois.

Danica Sama

La Gauchetière hivernale

Décembre 1879. Mois d'hiver rigoureux, rempli de neige à Montréal. Les calèches refusaient d'avancer. Les chevaux ne pouvaient poursuivre leur route, leur museau étant gelé et leurs fortes jambes transies de froid. En ce 24 décembre, la neige semblait tout obstruer, tout était couvert d'un blanc immaculé, telle une couverture sur un enfant gisant dans les bras de Morphée. L'aube enveloppait la ville et les lampes à l'huile n'étaient pas encore au travail dans ces maisons à mansardes, rue de La Gauchetière. Une seule lueur était perceptible, provenant d'une haute fenêtre. Fenêtre d'une maison de bourgeois, sans doute. Les grandes fenêtres givrées étaient encadrées par des rideaux de velours bourgogne et le marbre du plancher venait d'être fait, plus tôt, à l'automne. Une couronne trônait en cette saison des fêtes sur la vaste porte d'entrée où en été prenait place un fer à cheval ou un bouquet de marguerites séchées, selon la fantaisie de la maîtresse de maison, Madame Émilie Nelligan. Mais ce qui frappait le plus de cette imposante demeure était l'arbre qui surplombait la maison. En fait, cet érable, qui semblait embrasser la demeure de ses grandes branches charnues, laissait paraître tout changement de saison, comme en ce temps des fêtes où l'arbre était dépouillé de ses feuilles alors qu'il en avait de mille couleurs à peine deux mois plus tôt. Et si l'on regardait au sommet de cet érable, on pouvait déceler la haute fenêtre qui était celle de la chambre des maîtres. Cette fenêtre était en ce moment illuminée. Étrange, puisque d'habitude, la lampe ne s'allumait pas avant six heures du soir.

Valérie Thibeault

Mon âme est un jardin de givre

J'ai toujours aimé cette maison de la rue Laval. Elle me fait rêver depuis que je suis toute petite. Les bâtiments anciens, l'histoire, tout ce qui se rattache au passé me passionne. La massive porte de bois, le petit jardin près de l'escalier, où j'aurais pu planter de grands tournesols, les boiseries magnifiquement travaillées, tout me plaisait. Ce qui me fascinait le plus, c'était la fenêtre du deuxième étage. La fenêtre devant laquelle Émile Nelligan avait écrit ces vers si célèbres que j'aimais tant:

*Ah! Comme la neige a neig é!
Ma vitre est un jardin de givre
Ah! Comme la neige a neig é!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À la douleur que j'ai, que j'ai!*

Ils ont bercé mon enfance et réconforté mon âme en peine d'adolescente. C'était il y a des années...

Il y a quelques temps, j'ai su que la maison que je convoitais depuis ma jeunesse était à vendre. J'ai sauté sur l'occasion, il y avait trop longtemps que j'attendais cette chance. J'y ai emménagé avec Aurore, ma fille, le mois dernier. Trois semaines avant sa mort. J'ai installé sa chambre dans la pièce du haut, celle avec la fameuse fenêtre. À tous les après-midi, je l'emmenais au Square Saint-Louis, à l'ombre des grands arbres centenaires et, chaque soir, avant de la mettre au lit, je lui racontais une histoire. Pour la première fois de ma vie, j'étais vraiment heureuse.

Amélie Tremblay

Dernière représentation

La lumière aveuglante tourbillonne sur la salle comble. Les rideaux sont clos. Troublants les yeux de mon fils qui hurle. Mes sens s'aiguisent. Je souffre la tombée de ce voile, laissant place à l'ultime vérité du spectacle. Mon monde s'écroule à mesure que la salle s'engorge. Les gens se pressent, déblatérant, les yeux vides, le regard faux de ceux qui mentiront à jamais. Ils se croient beaux dans leurs illusions. Ils sont laids... aussi hideux que la perfidie qu'ils crachent sur les mots de mon fils. Je les assassinerai comme ils ont eux-mêmes saigné le talent de la chair de ma chair. Tous, victimes de mes mains de mère mourante. Ils me font mal, presque aussi mal que l'horrible venin que mon Émile laisse couler sur mes mains. Ses mots troublent, écorchent, déchirent... ses mots sont fous. C'est à ce fils, ce fils qui me chante presque des poèmes pleurés que je voudrais tout avouer. Si j'en avais le cœur, je lui dirais...

« Oh mon fils ! Mon si cher fils ! À présent que nous sommes seuls face à la foule enragée, je me dois de te crier ce désespoir que j'ai trop longtemps gardé pour moi. Ne vois-tu pas qu'ils veulent t'arracher ton innocence ? Reviens-moi de ce trop long rêve. Fais tomber le masque qui porte ombre à ton sourire. Ne leur laisse pas cette folie avec laquelle ils te marquent au fer. Ton cœur a déjà trop longtemps saigné sans laisser éclater sa passion. Le temps ne peut avoir tué toutes tes belles visions. Je t'en prie Émile ! Prends ma main mon enfant, prends ma main et presse-la. Regarde-moi et comprends. Comprends ce que ma bouche n'ose prononcer. Et si l'envie te prenait de m'embrasser, tu m'en ferais mourir de bonheur ! »

... mais je n'en ai pas le cœur.

Karine Tremblay

Vous n'avez pas gagné

Procès de Mademoiselle Alexandra Sorel

Verdict: coupable de tentative de meurtre envers son mari, Antoine Sorel

Peine: compte tenu de ses antécédents psychiatriques, elle est
condamnée à dix ans de détention à L'asile Saint-Benoît-Labre

(Quelques écrits d'Alexandra pendant l'internement)

6 novembre 1890

Je suis ni la victime, ni la méchante dans l'histoire car je suis folle. Je ne plaide pas coupable ou non coupable, je plaide la folie. La raison est seulement un mot qui survole mon esprit sans jamais atteindre la porte de ma liberté. Pourquoi ai-je voulu tuer mon mari? Pourquoi fallait-il que j'entre plus de bonne heure de mon travail et qu'il soit là bien à l'aise avec une autre femme qui aurait pu être sa fille et qu'il me dise tout bonnement: «Ah! Te voilà, un ménage à trois ça te dit?» Mon estie d'enfant de chienne, mais bien-sûr je n'ai rien dit de tel, je suis plutôt sortie en coup de vent et j'ai couru, couru. Je me suis écroulée dans un parc qui m'était inconnu. De retour chez nous, je me suis dirigée vers la cuisine et j'ai pris le plus affilé des couteaux, tout cela dans un état comparable au somnambulisme. Je me suis rendue dans la chambre et je lui ai donné quatre coups avec l'arme argent aussi féroce que ma rage qui bouillonnait en dedans et je suis ressortie en courant. Est-ce de la folie? du désespoir? de la haine? Seuls les jurés avaient le pouvoir d'en décider. Longer un long couloir au deuxième étage et je suis là dans une de ces multitudes pièces entourées de fenêtres. Cet asile situé à Longue-Pointe est pour longtemps mon refuge. Devinez maintenant la décision des jurés? COUPABLE, COUPABLE.

POÉSIE

Esquisse mémorielle

Feriel Bougherara

Le Sanctuaire de la paix

Geneviève Brunet

Visage de chair sur âme de bronze

Sophie Gagnon-Roberge

L'Habitation demeurée

Louis Monty-Tremblay

Lever du jour

Nicolas Rochette

Fable du père

Annick Tremblay

Feriel Bougherara

Esquisse mémorielle

II

En ce soir d'octobre sinistre,
Songeant à ton être maintenant errant,
Je fixais ton délicat portrait intensément
Et replongeais dans des rêveries, triste.

Huit heures, sonna la pendule,
Lorsque je décidai de quitter
Ces lieux sombres, pour me promener,
Sortir, seul, incrédule...

Divaguant, solitaire dans la nuit,
Repensant à ta mort,
Oh ma douce Pandore,
Je marchais au square Saint-Louis.

IV

Je pris donc place
Sur un banc du parc noir,
Je ne pouvais rien y voir...
Le silence était de glace.

[...]

Je me levai, surpris
Me dirigeai vers l'endroit où j'avais cru l'entendre,
C'est-à-dire le bassin d'eau du centre.
Scrutant les lieux, une silhouette j'aperçus.

[...]

Oh! Tout commence à prendre un sens,
Je suis maintenant persuadé
Que la petite a visualisé
Un crime dénué de sens.

Ces rivières dessinées
Prouvent qu'il y avait de l'eau,
La présence d'un halo,
Laisse voir une nuit tombée...

La verdure retrouvée dans ces croquis,
Formant des arcs,
Laisse croire que le lieu ne peut être qu'un parc,
Nul autre que... le square Saint-Louis.

X

Eh oui Pandore, oui
Vois ce que je suis.
Je me souviens de t'avoir tant haïe,
Oui Pandore,
Je t'ai haïe.
J'ai donc disposé de ton corps,
Qui maintenant baigne dans l'eau
Tout comme celui de Divina, celle qui
A vu UN monstre sous l'emprise de la folie,
L'autre soir... au square Saint-Louis.

Geneviève Brunet

Le Sanctuaire de la paix

Derrière de grandes portes de bois
Se trouve une salle obscurcie par la noirceur de la nuit
Partiellement éclairée par la lueur jaillissante des flammes rougeâtres
Une fraîche odeur d'encens se fait sentir
Une chaleur intense flotte dans le sanctuaire
Et une atmosphère de paix enveloppe l'être humain
Aucun bruit, pas même un son

Un peu plus loin dans cette maison de Dieu
Une cruche remplie d'eau ensorcelée par le grand maître
Des bougies, encore et encore, réchauffent les cœurs
Éclairent une merveilleuse toile
Représentant le Christ entouré d'hommes
Y mangeant un festin accompagné de corps et de sang
Ce petit espace provoque de nombreuses réflexions

Tout près, deux allées séparent l'église en rangée de bancs
Ceux pour se recueillir, pour se confier à l'Être suprême
Un crucifix est suspendu au-dessus de l'autel
L'enfant du créateur s'y trouve, cloué sur sa croix
Il a le regard profond, les yeux couleur ciel
Son corps nu et meurtri par les années
Présente un homme qui s'est toujours battu pour sa foi

Loin derrière un mur, une voix se fait entendre
Près de l'autel se trouve une porte d'où provient une fine clarté
Plus elle se rapproche, plus la voix prend d'espace
Et plus on distingue une douce musique
L'ouverture de cette pièce permet d'apercevoir deux hommes
L'un est assis, l'autre se trouve debout sur un des bancs
De nombreux mots se font entendre sur un air de Chopin

Un autre endroit attire le regard de l'humain
Un passage mène à la chapelle du Saint-Sacrement
Une très grande croix juchée sur le mur
Et quelques places pour prier, pour parler à un être qui n'a peut-être
jamais existé
La lune de l'extérieur entre dans la pièce en passant par les vitraux
Ces reflets colorés ainsi que les lampions qui y sont posés
Sont la seule source de lumière de cet autre lieu

Sophie Gagnon-Roberge

Visage de chair sur âme de bronze

Les murs s'ouvrent sur mon corps vide
Mon âme perdue est dans le silence du poète
Dans l'attente, mon corps s'énerve
S'étire, s'étale, se tortille

Je veux ses mots dans mes oreilles
Seul langage que je comprends
Mon corps se précipite, trébuche, recourt
Poussé par le besoin de l'entendre

Je pousse la porte, sort, m'arrête à la rambarde
J'étends mon bras vers le masque
Le bronze s'illumine, l'âme de Nelligan
S'infiltré, de mes mains à mon cœur

Les vers s'amplifient à mes oreilles
Hurlent les beautés
Je deviens troubadour, poète à nouveau
Il y a des rires dans mon esprit possédé

Une illumination en ce moi qui revit
La partition de la nouvelle vie qui s'étend
Les notes s'envolent vers le plafond qui se creuse
Oh! Jouez! Jouez! Encore et toujours

Je m'envole vers le monde
La voix du poète qui revient, enfin!
Moi que l'on a cru fou puis oublié
Moi qui avais la passion des mots, l'art des sons

Douce, Oh! douce musique!
Voyez Nelligan par les yeux de cet enfant fou!
Et je reviendrai demain et hier
Pour vous raconter que je ne suis pas mort

La musique s'étire, déjà
Non! Ne remettez pas ce bâillon
Il y a tant à dire sur la folie!
La sienne muette, la mienne qui rugit

La femme ramasse
Le petit corps recroquevillé de son fils
Le couvre de baiser, les larmes aux yeux
Ses mains tremblent quand elle se lève
Elle referme la porte et s'effondre sur le sol
Il y a tant de douleurs en son cœur
De le voir si faible, si fou
Aveugle et sourde, elle n'a pas vu Nelligan
Lui donner vie un instant

Louis Monty-Tremblay

L'Habitation demeurée

Sur la rue Laval
Parcs habités d'enfants
Se lève sur Montréal
Une nouvelle ère du temps

De cette tranquille demeure
Mal mise mi-mutant
Dans ce grand silence de Vienne
Aux alentours de mille neuf cent (1900)

Deux colonnes de pierre (1887)
Le soleil levant dans les rideaux blancs
Racines d'arbre descendant jusqu'aux Enfers
L'alimentation gazière traversa le temps

Perché au balcon
Ou derrière cette porte, en dessous
Compose, ce jeune garçon
Dans son esprit, se créer des remous

Du haut de cet arbre apprivoisé
Le seul, l'unique de la propriété
Se découvre un monde juxtaposé
À cette trouble réaliste réalité
Il a tendance à s'élever
Plus haut que ces fenêtres ornées

Un jour, emporté
Devant l'entrée des plus sombres
Il a dévalé les escaliers
De là, il excéda le nombre
Par cinq devant l'entrée
La tête il s'est cogné, dans la pénombre

Dans cette ruelle
Où il a tellement joué
Parmi les poubelles
Il se rappelle son passé
Dans cet endroit mélancolique
Marqué par les gravures des années
Qui ont été sauvagement écrites par des alcooliques

Entre deux barreaux de bois
Il contemple le visage distordu des passants
De son balcon surélevé, il est le roi
Du cosu paysage berçant

L'automne sec torture sa tête
Les feuilles comme des rasoirs
Noircissent sa poésie
Et ennoblissent sa quête
De dominer le soir
Afin d'être assouvi

De la peinture aux écritures
Tout ce qui concerne sa demeure
Lui marteau-pique le cœur
Et ternit la nature

Regardant cette double porte
Divague son attention
Ses souvenirs l'emportent
Au plus profond de la maison
Pataugent dans la plus immense déraison

Nicolas Rochette

Lever du jour

Ils sont deux: Nelligan et Lozeau. Le premier est debout, l'autre est assis et, tous deux, observent le lever du soleil à partir de la chambre d'Albert Lozeau.

Nelligan bout de frénésie, car le spectacle se peaufine. Bientôt, il pourra voir son ami Lozeau, qui, dans le noir, n'est plus que mots et pensées. Déjà, la lumière n'est plus agressive, elle n'entrave plus la vue, sens négligé. Émile entend l'odeur dégagée par le bois, goutte l'âpre humidité. Il sent le lit inutile et l'encrier renversé. Il respire l'érable, purge sa nostalgie. Il voit son âme ouvrir les yeux, puis son visage applaudir le réverbère qui s'endort.

Lozeau

Je ne compte plus les jours,
Qui passèrent sans prouesse,
Lorsque dans mes draps de velours,
La vie n'avait qu'une pièce.

Quatre murs sans humeurs,
Encastré.
Plafond et planché,
Prisonnier.

Mes volets clos, je me refusais,
À toute volonté de voyager,
Car consigné à jamais,
Je ne devais souffrir mon infirmité.

Nelligan

Comment peux-tu mourir,
Devant telle beauté,

Tellement moins amère,
Que ces nuits écoulées.

Tous ces livres qui peuplent inlassablement,
Tes étagères et toi, esprit littéraire,
Ne t'ont-ils pas si bien enseigné,
Que jour nouveau rime avec liberté?

N'as-tu jamais goûté la rosée,
Sur ta corniche déposée?
Où sentit l'arôme léger,
D'un frais matin d'été?

Lozeau

Je ne connais, hélas! rien de plus,
Que ce grenier, ce chez-moi,
Entre quelques meubles déchus,
Qui peuplent le vide du toi.

Que ce soit ce bureau, cette chaise,
Que ce soit ce coffre en mélèze,
Ou ce chandelier en fer forgé,
Le soleil dans son rythme perpétuel,
N'agit que sur l'œuvre de l'horloger.

Nelligan

Comment comprendre, cher ami,
Votre indifférence pour le jour et la nuit,
Car, enfin, vos boiseries sont claires,
Enlevant à l'endroit, ses teintes suicidaires.

Annick Tremblay

Fable du père

Je pleure, pleure la douleur d'un égoïsme fatal
Qui créa l'homme qui n'était? Et celui qui ne serait jamais mal
Tourments paternels du ballon quittant la nacelle,
Le cœur sur la grève, déchéance nouvelle.
Ne suis-je que le reflet de l'illusion
Ou l'emblème mortel du poison
Celui qui te détruit et qui te tue?
Rêve déchu! Projet d'existence, il s'en est foutu
La déchéance vainement offerte
Refusée et ignorée
Travail d'une vie donnée.
Construction de ce pignon,
Certes, jolie maison,
Mais tant dérisoire par son minuscule apport
Dans l'univers mystique et impétueux de l'or.
Tendre fenêtre battant des paupières
Merveille champêtre dont je suis si fier!
Réalité.
Le fils étranger qui me fait tant saigner
Faible! Je ne fais pas semblant!
Acide, amer, le fils enfer qui s'improvise serpent.
Alors
Pourquoi anéantir le refuge du poète et ses vers?
Pour reconquérir la prison de pierre
Qui a fait de ma vie ta guerre.

Le père, voyageur languissant
Qui pleure, humilié, par la cruauté de l'immortel enfant
Désemparé, blessé, il prie sous de vives larmes d'argent,
Pour un fils dont il souhaiterait la mort

Pour un souffle qui vaincrait le plus fort
Enseveli sous la montagne
Prisonnier entre le père, la mer et l'enfer
Ou rien ne sert d'être mort,
Ou rien ne sert d'être fier.
Ou ne règne que l'ardeur du muscle pour un royaume de fer
Qu'il rejette pour la possession d'un rêve!
Ou trône l'ultime présence du vers.
Le fils n'est pas un homme,
Le fils se meurt sous tant de vergogne.
Pour l'homme véritable qui ne vit que la tristesse de n'être secondé
Que par un sang qui s'en est allé!
Pour l'homme, l'inacceptable représente la réalité
D'un cœur angoissé qui ne sait que travailler
Horrible réalité d'un père de fortune.
Qui pleure l'ingratitude de ceux qui ont oublié?
Il y a longtemps, de lui apprendre à crier?

CŒUR DOUBLE, numéro 30, décembre 2002
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression :
Centre de production de l'écrit du CVM (4959)

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible
sur Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

